

Stéphane Bertrand, Joseph Bunkoczy, Simon Paquet

David Clerson

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37206ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Clerson, D. (2008). Compte rendu de [Stéphane Bertrand, Joseph Bunkoczy, Simon Paquet]. *Lettres québécoises*, (131), 24–25.



☆☆ 1/2

Joseph Bunkoczy, *Ville de chien*, Montréal, Triptyque, 2007, 204 p., 20 \$.

Contre un monde aseptisé



Ville de chien propose une certaine réflexion sur la ville et l'assainissement des mœurs, mais il s'agit avant tout d'un roman d'aventures.

Au sommet d'un immeuble ultramoderne, Hernyo observe la ville. Il veut la posséder entièrement et s'est donné pour mission d'y parvenir afin de l'unifier, d'en faire un ensemble homogène, une mécanique huilée et parfaitement fonctionnelle. Un quartier lui résiste encore, un lieu oublié par le temps, dont les habitants refusent d'obéir aux règles du monde moderne. Hernyo décide d'employer la force pour se l'approprier, mais l'intrépide Otto, enfant du quartier, organise la résistance.



JOSEPH BUNKOCZY

La structure de *Ville de chien* est classique. Les premiers chapitres présentent un après l'autre les principaux personnages du roman. Les événements s'enchaînent pour mener à la confrontation finale que tout laissait prévoir : Hernyo et ses sbires face à Otto et ses amis. *Ville de chien* comporte tous

les ingrédients d'un bon roman d'aventures : le danger, le mystère, l'érotisme... Ses personnages (typés) accomplissent des prouesses physiques. Ils empruntent des passages secrets et escaladent des murs. Les scènes de combat sont nombreuses et la violence est associée à la sexualité. Le sang gicle. Les sens sont aiguisés par le danger comme par le désir. Hernyo pourrait être l'ennemi juré d'un James Bond ou d'un Bob Morane. L'auteur le compare à une chenille grignotant la ville. Il est sans pitié.

Le roman est porteur d'une réflexion sur la ville et d'une critique d'une certaine modernité. Hernyo est rebuté par la sexualité et le désordre, rêve d'une ville aseptisée et organisée. Les habitants du quartier qu'il veut s'approprier vivent, au contraire, dans un monde désordonné, non pas chaotique mais diversifié et bien vivant. Les bâtiments où ils logent sont attaqués par la moisissure, mais conservent la mémoire du passé. Tita, la fille d'Hernyo, tombe amoureuse d'Otto. Elle combat son propre père à ses côtés, luttant et tuant à mains nues, et trouve le bonheur auprès d'Otto et ses amis, dans l'univers qu'exècre son père, mais qui devient, pour elle, source d'épanouissement. *Ville de chien* fait l'apologie d'un certain désordre essentiel et d'un rapport sensuel, voire charnel, à la vie.

Il s'agit d'un roman d'aventures à la lecture agréable malgré les nombreux clichés qu'il comporte. Il s'agit aussi d'un roman sur la ville qui prend le temps de s'attarder aux jeux d'ombre et de lumière que permettent ici son climat pluvieux et son architecture souvent baroque et parfois monumentale. Mais cette ville ne semble pas vivre. Les principaux protagonistes du roman s'y déplacent, s'arrêtent dans ses restaurants, mais ils sont seuls à le faire.

Personne ne paraît aller au travail, habiter ses tours, marcher dans ses rues qui ne sont pas nommées. On n'entend pas le brouhaha de la ville et il est difficile de croire en elle. Il s'agit avant tout d'une maquette. J'aurais préféré la voir habitée.

☆☆

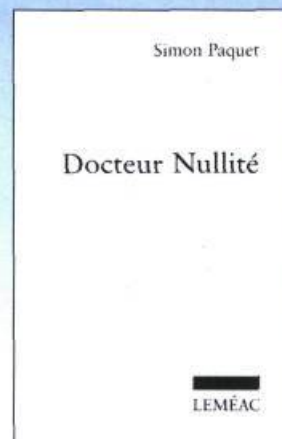
Simon Paquet, *Docteur Nullité*, Montréal, Leméac, 2007, 136 p., 17,95 \$.

Un faux savoir encyclopédique

— Il n'y a rien de bien intéressant à dire.

— Dites tout de même. Ne voyez-vous pas que nous n'avons rien de mieux à faire ? (p. 43-44)

Ce dialogue traduit une des idées fondatrices de *Docteur Nullité* : ce livre ne cesse effectivement de répéter, sur un ton un peu léger, qu'on peut se passer de le lire, que son propos est de second ordre et qu'on ne manquerait pas grand-chose en le refermant. Il propose une mise en scène de la médiocrité.



Ses personnages sont bêtes, mais se croient intelligents. Ils s'évitent de douter, affirmant plutôt bêtise sur bêtise.

Docteur Nullité, qui rappelle le père Ubu, est le riche propriétaire d'un manoir gigantesque dans lequel il donne des conférences sur des sujets aussi variés que la Rome antique, l'homme des cavernes ou le théâtre classique. Son propos regorge d'incohérences et va dans tous les sens. Il s'agit d'une parodie de discours scientifique. S'étant, par ailleurs, malencontreusement retrouvé à la porte de son domaine, Nullité tente d'éduquer un groupe d'orphelins habitant le village voisin. Ces enfants écoutent les âneries que

raconte le docteur, mais ne les remettent qu'à peine en cause. Ils tentent avec lui de construire un pont-levis là où il n'y a pas de rivière. Tous sont aussi bêtes les uns que les autres. Comme Nullité, ils disent sans cesse qu'il ne diront pas ou ne feront pas quelque chose pour le faire ou le dire ensuite. Ceci est cela puis ne l'est déjà plus. La prose du roman est grandiloquente. Tout est grossi, tout est grossier. Par exemple : « Chaque molécule du tabac incandescent envahissait ses

poumons, l'inondant de félicité, emplissant son être d'une fumée opaque, et... Il s'étouffa en crachant.» (p. 36)

Docteur Nullité est écrit dans une prose ampoulée. Le texte regorge d'adjectifs. Relisons la seconde phrase du roman : « Les mots manquent cruellement lorsque vient le moment de décrire l'empire mirobolant de cet homme mystérieux. » (p. 11) Les hyperboles sont surabondantes. Le récit accumule les jeux de mots faciles et l'humour de premier degré qui fait plus soupirer que rire. Ce manque de finesse s'accorde bien sûr à la personnalité de Nullité. Il s'agit d'un effet de style. Ce roman fortement ironique fait un pari risqué en proposant un étalage de mauvais goût. On nous dit qu'il ne mérite pas d'être lu et un certain manque de second degré dans le propos risque effectivement de décourager le lecteur. Un texte peut jouer le jeu de la médiocrité, la mimer, mais parvenir, par le revers, à affecter son lecteur, à le toucher là où il ne l'attend pas. *Docteur Nullité* n'y parvient malheureusement pas. Est-il, par ailleurs, porteur d'une réflexion sur la fonction du langage et sur son rapport au savoir? Sans doute, mais il survole la question, et pèse sur ce livre toute une tradition littéraire, fondée sur une remise en cause de la langue et de son usage, dans laquelle il n'est pas évident de prendre place.

☆☆☆

Stéphane Bertrand, *Clark et les autres*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Texture », 2007, 180 p., 21,95 \$.

Un bon roman populaire

Stéphane Bertrand sait captiver son lecteur.

La lecture de *Clark et les autres* m'a rappelé les premiers films d'André Forcier : *Bar salon*, *Night Cap* et *L'eau chaude*, *l'eau frette*. Chez Bertrand comme chez le Forcier des débuts, les personnages sont exubérants, l'action est centrée sur un lieu unique — ici, le Clap, un bar démodé où se produit Bertha, une chanteuse de cabaret quelque peu défraîchie — et on touche aux racines d'un certain Québec — celui des tavernes, des rêveries d'ivrogne, des vedettes de pacotille — où souffle un vent de fantaisie. Les personnages de *Clark et les autres* s'accrochent tant bien que mal, et avec une certaine maladresse, à leurs rêves. Ils sont drôles et attachants. On pleure et on rit avec eux.



La prose de *Clark et les autres* est fluide et rythmée. Le mot est juste. Le dialogue parfois incisif. Le lecteur ne s'ennuie pas. Les événements s'enchaînent et le roman se lit d'une traite. Mais qu'en dire? *Clark et les autres* propose un certain point de vue sur le Québec avec ses bandes de motards, ses humoristes, ses groupes rock... Il parle d'amour et d'amitié, il fait parfois rire, il divertit, mais il ne déstabilise pas — sa forme est rassurante — et ne touche pas à vif. Il offre au lecteur un bon moment, mais il ne le marquera sans doute pas à long terme. Il reste qu'il s'agit, pour l'essentiel, d'un roman admirablement maîtrisé. *Clark et les autres* a tout pour plaire.

PERCE-NEIGE

GEORGETTE LEBLANC

ALMA



PERCE-NEIGE

GEORGETTE LEBLANC

Alma

POÉSIE, 120 PAGES, 14,95 \$, ISBN 978-2-922992-41-0

Écrit en langue acadienne de la Baie Sainte-Marie, en Nouvelle-Écosse, ce premier recueil exceptionnel démontre un savoir-faire d'une très grande finesse, une profonde analyse des sentiments humains et un respect absolu pour les mots.

*les Soutanes Noires avont barré les saisons de mon homme
dans des chambres à clé
quand ce qu'il arrive le vendredi
ej nous assisons sur le billot au ras la rivière à Mack
ej le couvre de fleurs de mai pis de berlicocos
mais il se souvient point
il se souvient pus*

Merci au Conseil des arts du Canada, à la Direction du développement des arts du Nouveau-Brunswick et à l'Association pour l'exportation du livre canadien